



JUSTICE SOUMISE

Ces magistrats, quelle différence avec des tueurs à gage? Capables d'envoyer à la guillotine trois hommes déjà condamnés pour des mêmes faits à des peines légères, en vertu d'une loi rétroactive que n'avaient lue ni les juges, ni les défenseurs ni, à plus forte raison, les accusés et qui, tout sursis et tout recours abolis, ordonnaient l'exécution des coupables, sans délai. Ces magistrats que nous a montrés aux «Dossiers de l'écran» le film de Costa-Gavras, *Section spéciale*, sont-ils encore parmi nous? Il n'existe, cela va de soi, aucune relation entre le misérable tribunal d'exception de 1941 et les institutions judiciaires d'aujourd'hui. Aucune relation? Si, la raison d'État. Il suffit de parcourir les décisions de justice où la raison d'État camoufle, comme il se doit, les plus vils intérêts de la classe dirigeante, pour comprendre qu'entre l'indépendance et la servitude du juge, il n'est pas de juste milieu. Je puis vous dire à travers de longues années de pratique de la responsabilité politique, que la raison d'État, je ne l'ai pratiquement jamais rencontrée ou lorsqu'elle était invoquée, c'était un argument subalterne pour dissimuler autre chose. Je conteste la raison d'État qui, dans une démocratie, ne doit pas exister. On doit pouvoir tout dire, tout expliquer. Je connais ou j'imagine les devoirs d'un gouvernement. Mais quelle facilité pour les gagne-petit de la politique qui se servent de la raison d'État pour régler leurs comptes ou effacer leurs fautes. Pas question... Elle est le plus souvent invoquée par les complices... ou les coupables... Que l'on se souvienne de ce que Mathurin Régnier, l'auteur des *Satyres*, écrivait, il y a environ quatre siècles: «*Il n'y a point de sottise dont par raison d'État leur esprit ne s'avise.*»

Bien entendu les magistrats sont honnêtes et indépendants, mais enfin il suffirait d'un – celui-là on le trouve toujours – pour que leur honnêteté et leur indépendance soient à la fois suspectées et impuissantes. Certes, le juge, comme tout citoyen, est libre de ses opinions comme de ses amitiés. Nier le rôle personnel de chaque magistrat risquerait de les transformer en machine, ce qu'ils n'ont pas envie d'être et ce qui ne serait pas heureux pour une bonne et saine justice. L'indépendance de la magistrature subit, on le sait, de nombreux coups de canif, mais n'en demeure pas moins une garantie réelle de notre démocratie. Que valent les libertés individuelles quand l'indépendance de la justice est en péril, quand aucun Conseil supérieur de la magistrature digne de ce nom ne les protège, quand des tribunaux politiques substituent au droit commun un exécrationnel droit d'exception? Lorsque le scandale atteint les antichambres du pouvoir, lorsque l'électoratisme domine les initiatives du chef de l'État, lorsque la quête aux bulletins de vote s'établit au-delà de nos frontières, il est difficile de voir grand et de mobiliser un peuple qui aime la justice et la liberté. Dans toutes les affaires financières, de mœurs ou simplement crapuleuses, qui de près ou de loin pouvaient atteindre le politique, le cours de la justice a été dévié. Célérité, sévérité, telle est la devise des ministres de la Justice qui se sont succédé place Vendôme depuis l'instauration de la ^v^e République. Si vive fut et reste leur ardeur, si exemplaire leur soumission qu'on peut écrire qu'en dépit de la règle d'antan qui voulait que la police fût l'auxiliaire de la justice, la justice désormais tient à l'honneur de se conduire en auxiliaire dévouée de la police. —

Sources :

Ici et maintenant, Fayard, 1980 ; *Politique*, Fayard, 1977 ; *L'Abeille et l'Architecte*, Flammarion, 1978 ; Discours du 6 janvier 1989, à l'audience solennelle de la Cour de Cassation ; Mitterrand cité par Edith Boccard, dans *Mitterrand en toutes lettres*, Belfond, 1995



© ANTOINE CHESNAIS/YANNICK LABROUSSE POUR CHARLES

Charles

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

6 POLITBURO

LES CHAUSSURES D'AQUILINO MORELLE

par Mehdi Ouraoui

10 JE T'AIME MOI NON PLUS

AUDREY PULVAR

*« Avec Copé, c'était
de la boxe ! »*

18 POUR QUI VOTEZ-VOUS ?

YANN MOIX

24 GRAINE DE STAR

STÉPHANE TIKI



Jeune, populaire et sans-papiers

28 L'INTERVIEW D'UN CHARLES

CHARLES VILLENEUVE

*« Le journalisme permet d'entrer
dans n'importe quel cercle. »*

LES POINTURES

LES CHAUSSURES D'AQUILINO MORELLE
par MEHDI OURAOU

Membre du Conseil national du PS

Mehdi Ouraoui est membre du Conseil national du PS et l'ancien directeur de cabinet de Harlem Désir. À ce titre, il a vécu de l'intérieur, depuis 2012, la victoire des socialistes, puis leurs échecs assortis de scandales. Dans « Les Pointures », ce conte allégorique pour le moins acerbe, il fait parler les fameux souliers d'**Aquilino Morelle**. Et ils ont beaucoup de choses à dire.

illustrations Anne-Gaëlle Amiot

Pendant longtemps, vous avez ignoré jusqu'à mon existence. «Eliseo Berluti», c'est ainsi que me surnommait, avec son humour d'initié, l'homme de ma vie lorsqu'il m'allongeait sur son imposant bureau. Au Château, ma présence faisait jaser, nous n'étions pas discrets, cela devait finir par se savoir.

Rien ne m'avait préparé à une célébrité aussi subite que subie. Les gens manquent d'élégance : lorsqu'ils nous croisent c'est toujours moi qu'ils toisent, d'un œil curieux ou moqueur. Quand je traîne ma mélancolie et mes semelles, de la Closerie au Flore, ils me regardent de haut : leur sourire entendu me range dans l'extraordinaire foire aux monstres qu'est devenu ce quinquennat, aux côtés de Leonarda, Jérôme, Thomas, Valérie...

J'ai bien pensé me réfugier à la campagne, mais on m'a assez traîné dans la boue comme cela. Et pour lui, une vache se résume au Venezia, ce « cuir d'exception », exclusivité de mon auguste famille. Un petit écriteau, dans

notre maison du faubourg Saint-Honoré, évoque « *cette matière au tannage naturel et minéral qui confère aux couleurs leur transparence si caractéristique* ».

Transparence ! Las, tout était écrit, j'aurais dû me méfier ! Transparence, transparence, tout le monde n'a plus que ce mot à la bouche. Le dernier vrai pouvoir, c'est de tout voir. Et moi, j'ai tout vu. J'ai dansé sur les tables avec Arnaud et Audrey le soir des primaires. J'ai rejoint, avec mon homme, le candidat du changement. « *Le changement, c'est maintenant !* » : ce n'était pas un slogan, c'était la vérité. Mais les millions de gens qui commandent en promo sur Sarenza et Zalando ont fait un contresens, un peu comme avec de Gaulle et son « *Je vous ai compris !* ».

Parce que le changement a bien eu lieu à ce moment précis. Au siège de campagne, avenue de Ségur, les mocassins milieu de gamme des dirigeants socialistes (Bexley, 189 euros les deux paires par lot) furent peu à peu remplacés par les Weston rutilantes des jeunes



technocrates volant au secours de la victoire. Même les éminences solfériniennes, qui se croyaient au-dessus du lot avec des Paul Smith pour faire ministre, n'ont pas compris que le pouvoir était déjà entre d'autres mains, ou d'autres pieds, enfin vous avez compris. Dans les réunions importantes, de moins en moins de chaussures de femmes, alors des godasses de pauvres, vous plaisantez !

C'est là que les vrais maîtres et possesseurs de la ^v^{ème} République ont repris leurs droits. Ces hommes qui, comme le Fouché de Stefan Zweig, résistent à toutes les alternances. Dès le 6 mai au soir, le socialisme a fondu comme un sucre sous la pluie de la Bastille. Les nouveaux amis du pouvoir nouveau communiaient avec le peuple, mais depuis une tente VIP installée *backstage*. Quelques socialistes se marchaient sur les pieds pour accéder à la scène et être sur la photo souvenir. Bref, la noblesse, le clergé, le tiers état : la France normale.

Et là, il faut bien comprendre ce qui commence pour nous, ce n'est pas le pouvoir, c'est le luxe. Chaque fois qu'un militant socialiste a enfilé ses baskets pour aller faire du porte-à-porte, c'était *in fine* pour permettre à la caste de continuer à fouler, indifféremment du pied droit ou du pied gauche, l'épaisse moquette à laquelle sa naissance l'a promise. La moquette à 87 euros le mètre carré – six fois plus cher que chez Saint Maclou – de la salle des fêtes de l'Élysée. Tout ça, c'était pour le bureau jouxtant celui du Président. Pour le salaire à cinq chiffres. Pour la voiture avec chauffeur dans laquelle, journaux du jour sur le siège arrière, on longe les quais de Seine avant de savourer les œufs brouillés servis par un domestique en livrée. Tout ça n'est pas nouveau : on raconte que, déjà conseiller de l'austère Jospin, mon homme recevait à Matignon « *les Weston sur le bureau* ». Une habitude, décidément.

Au fond, s'il y a quelque chose à révéler, c'est qu'il n'y a rien à révéler. Il n'y a pas de coulisses du pouvoir, ►►



parce qu'il n'y a plus de pouvoir. Quand la France était un pays administré, une économie fermée, une nation informée par l'ORTE, le souverain gouvernait, ses conseillers étaient tout-puissants. Dans une France mondialisée, européanisée, libéralisée, le politique a abdiqué, se réduit à communiquer et à s'indigner, et ses conseillers n'ont plus qu'à jouir d'un appareil de puissance qui ne fait plus illusion. Dans cette vieille maison, qui tient désormais plus du musée que du palais, j'ai vu les derniers hédonistes de la France en crise.

Des jeunes gens sympathiques, avenants. Pas les moines soldats discrets et redoutables qui servaient hier les hommes d'État. Ce ne sont pas des pointures. Juste des enfants de bonnes familles heureux de s'afficher à la Une de *L'Obs* et de raconter quelques anecdotes croustillantes sur le Président dans leurs dîners en ville. Ils font plus penser aux *Choristes* qu'à Frank Underwood, et ressemblent plus à une sous-préfecture qu'à *The West Wing*. Jamais soumis à aucune adversité ni concurrence, ils ne sont pas mauvais, juste médiocres : la consanguinité

produit parfois de bonnes bêtes de concours, jamais des prix Nobel.

Ils aiment vivre dans le 5^{ème} arrondissement pour se donner une patine intellectuelle, parfois s'encanaillent jusqu'au Canal Saint-Martin ou Montmartre. J'étais dans un coin de la pièce, dans notre grand appartement du 5^{ème} justement, lorsqu'une journaliste était venue, en janvier 2012, faire le portrait de mon homme : « *Coquette ou sincérité ? Il reçoit pieds nus* », avait-elle rapporté, fascinée. Bref, on est « cool ». C'est peut-être pour cette raison que, comme tant d'autres de la caste, il détestait Ayrault. Avec ses Birkenstock et son combi VW de prof d'allemand, il n'avait pas *la carte*, ou plutôt pas la bonne : juste sa carte du PS. Quant à Valls, il peut toujours parler d'apartheid aux Français, pendant ce temps les petits énarques monocolors de la promotion Mandela ou Senghor profitent tranquillement de la ségrégation...

Jospin en a, lui au moins, tiré quelque leçon. Dans sa retraite, il a écrit un épais livre où il nous appelle « *la nouvelle aristocratie* » : une « *sorte de caste qui mêle les*

habitudes de l'ancienne bourgeoisie et les réflexes neufs d'une couche conquérante, [...] alliance implicite entre des grands dirigeants d'entreprise, des financiers, des cadres élevés de l'industrie et des services, certains hauts fonctionnaires de l'État et des privilégiés des médias. »

Vous voyez, ça existe encore, le fameux « *vivre ensemble* » ! On dîne ensemble, on part en vacances ensemble, on couche parfois un peu ensemble... On embauche l'enfant ou le conjoint d'un ami, parfois son propre conjoint ou sa propre progéniture, sans y voir de mal, sans même vraiment tricher puisqu'on est passé par les mêmes écoles.

On a fait de moi la sandale du scandale, parce que mon homme, comme tous les parvenus sans doute, en a fait trop. Le cireur du Bon Marché dans les salons de l'Élysée, c'était la faute de goût, le faux pas qui rendait inévitable la mise à pied. Mais le vrai scandale, c'est la « *pantoufle* » ! La République irréprochable, c'est Lemas, l'ami de la promo Voltaire, le secrétaire général que mon homme s'enorgueillit d'avoir « *buté avant qu'il ne le bute* », recasé à la Caisse des dépôts. Ce sont ces collaborateurs nommés, par le fait du prince, au Conseil d'État ou dans la préfectorale.

La pantoufle, mon homme l'a pratiquée aussi, mais – encore un péché d'ancien pauvre – il a dépassé la limite en cumulant grossièrement son activité à l'IGAS et ses ménages pour les labos pharmaceutiques. Heureusement, l'IGAS lui permet toujours de toucher son traitement en insultant le Président : la République, bonne fille, encourage et finance la liberté d'expression ! Il a un peu dépassé les bornes en se disant victime d'une épuration, comme les Tutsis au Rwanda. Comme lui, ils marchaient pieds nus, mais ils n'avaient sûrement pas d'aussi belles chaussettes que moi dans leurs placards !

Je le connais bien, mon homme et, au fond, il est comme les Français : il s'en prend au Président parce qu'il sait

qu'il ne peut rien contre les vrais puissants, les Mozart de la pantoufle, les *capi di tutti i capi*. Au-dessus même de la caste : les Jouyet et Macron, les « *hommes plus que politiques* » que chantait Noir Désir, qui effacent droite et gauche, public et privé, qui prêchent la flexibilité pour les « *illettrés* » de Gad tout en restant hauts fonctionnaires à vie, qu'ils œuvrent pour Rothschild ou pour l'ennemi de la finance. Aussi sûrement que Kant faisait chaque jour la même promenade dans Königsberg, aussi sûrement que le Bureau national du PS se réunit chaque mardi à 17 heures pour ne décider de rien, Macron et Jouyet seront demain, comme toujours, à la tête d'un magnifique pays en déclin.

Près de son bureau, je peux observer mon homme noircir

On a fait de moi la sandale du scandale, parce que mon homme, comme tous les parvenus sans doute, en a fait trop. Le cireur du Bon Marché dans les salons de l'Élysée, c'était la faute de goût, le faux pas qui rendait inévitable la mise à pied. Mais le vrai scandale, c'est la « pantoufle » !

les feuillets d'un livre vengeur, ce nouveau genre de real-littérature qui dit les mœurs de ses auteurs et la tristesse de l'époque. Peut-être me rendra-t-il hommage, citant Rimbaud : « *Comme des lyres, je tirais les élastiques / De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !* »

De mon côté, je compte publier *Moi, piétiné par le pouvoir*, pour livrer ma part de vérité / défendre mon honneur / rétablir les faits (rayer la mention inutile). Et profiter un peu de la manne des pamphlets écrits avec les pieds, formidable soutien offert à l'édition française par cette gauche dont les ministres ne lisent plus depuis deux ans ! Je vous laisse. J'entends au loin, avançant à grands pas dans un pays qui attendait la gauche et n'a vu que la caste, les talons aiguilles de Marine, précédant un étrange bruit de bottes... —



RENSEIGNEMENTS
GÉNÉRAUX

JE T'AIME... MOI NON PLUS

AUDREY PULVAR

*« Avec Copé,
c'était de la boxe! »*

À l'instar de ses consœurs Christine Ockrent, Anne Sinclair ou encore Valérie Trierweiler, Audrey Pulvar fut un temps suspectée de collusion avec la sphère politique. Pour *Charles*, elle revient sur cette période, ses erreurs, son souci d'étanchéifier vie publique et vie privée. Elle nous livre également quelques confidences sur ses échanges musclés en compagnie de Jean-François Copé, Pierre Lellouche, Bernard Tapie et d'autres. Avec son franc-parler habituel.

Propos recueillis par Camille Vigogne Le Coat
portraits Arnaud Meyer



LE CŒUR À GAUCHE DE SARKOZY

«En juin 2008, je reçois Nicolas Sarkozy, alors président de la République, sur le plateau de France 3. Nous parlons des reconduites à la frontière, et je lui demande plusieurs fois: “Combien d’arrestations faut-il pour expulser 25 000 sans-papiers par an?” Ce jour-là, j’étais malade comme un chien, bourrée de cortisone après une allergie au pollen. Je pense que bizarrement, cela m’a rendue imperméable à la tension qui régnait sur le plateau. Quand Nicolas Sarkozy me répond: “Mais madame, j’ai un cœur, et comme vous, il est à gauche!”, je souris, car la ficelle est tellement grosse! C’était un vrai moment de vérité, et c’est pour ça que cette interview est restée dans les mémoires.

Nicolas Sarkozy a un avantage indéniable, comparé au reste du personnel politique: il sort très vite des chemins de la communication pour aller vers celui de la conviction, pour peu qu’il soit poussé. Je sais que ça n’a pas été un moment très agréable pour lui, mais je n’ai eu aucun reproche. Le lendemain, nous nous sommes croisés à Strasbourg en raison de la présidence française de l’Union européenne qui commençait. En conférence de presse, il m’a vue et m’a fait un grand sourire. À la sortie, alors même que je l’avais mis mal à l’aise avec une question pendant la conférence, il est venu me saluer! Je n’ai jamais eu de sa part le moindre reproche.»



UN DÎNER AVEC LES VALLAUD- BELKACEM

«Arnaud et moi étions en Saône-et-Loire, pour le week-end, en 2010 ou 2011. Il avait invité celui qui deviendra par la suite son directeur de cabinet au ministère de l’Économie: Boris Vallaud. Il se trouve que celui-ci était venu avec sa femme, Najat Vallaud-Belkacem, qui était encore à l’époque simple élue à Lyon. Depuis, lorsque je la croise, je la vouvoie et je l’appelle madame la ministre.

C’est le seul dîner de ce type auquel j’ai participé, même si les gens s’imaginent que je voyais Martine Aubry quotidiennement! Par principe, j’ai toujours voulu étancheifier les choses. De plus, Arnaud Montebourg était un électron libre à l’époque, qui n’avait pas forcément beaucoup d’amis au PS. J’ai fait une erreur en allant à la Bellevilloise à ses côtés. Mais il n’empêche, je ne connaissais même pas son équipe de campagne, mis à part sa secrétaire et son attachée de presse qui géraient avec moi ses billets de train et son agenda! Je n’allais pas dans les meetings, dans les dîners, ni déjeuner au Marco Polo (restaurant tenu par le frère de Claude Bartolone, où se retrouvent de nombreux politiques – NDLR).

La seule chose vraie est que les socialistes ont effectivement changé leurs rapports avec moi: ils étaient assez outrés que je continue à les emmerder!» (Audrey Pulvar sourit poliment mais refuse ici de donner des noms, car elle interviewe toujours la plupart d’entre eux sur I-Télé – NDLR).

illustrations Benoît Carbonnel

LA PLUIE D’INSULTES DE PIERRE LELLOUCHE

«C’était en 2010, à I-Télé. Je recevais Pierre Lellouche pour parler du Liban, à l’époque il devait être ministre des Affaires européennes. Mais le jour même, *Le Canard enchaîné* avait publié un grand article sur la vente contestée de l’hippodrome de Compiègne. J’avais prévu de lui poser une question à ce sujet, accompagnée à la limite d’une relance, et de passer ensuite au Liban. Mais lorsque je lui pose ma question – assez banale qui plus est – il réagit de façon très vive, refusant de répondre, me disant que c’était du n’importe quoi! Évidemment, après ça, j’ai continué! Et comme il s’enfermait et qu’il était assez désagréable, je n’ai pas voulu le lâcher, et nous avons fait toute l’interview sur ce sujet!

«Arnaud Montebourg était un électron libre à l’époque, qui n’avait pas forcément beaucoup d’amis au PS. J’ai fait une erreur en allant à la Bellevilloise à ses côtés. Mais je n’allais pas dans les meetings ou dans les dîners.»

J’ai vu qu’il blémait, mais il ne m’a rien dit sur le coup. Lorsque j’ai rendu l’antenne, après son départ, j’ai su qu’il avait eu un langage fleuri à mon égard, et qu’il avait élevé la voix. Croyant bien faire, je décide de l’appeler en sortant de l’émission, soit deux heures

plus tard. J’avais l’intention de lui dire: “Écoutez, ne vous mettez pas dans cet état, j’ai fait mon travail, il fallait qu’on pose ces questions, vous reviendrez parler du Liban...” Mais je me suis fait pourrir au téléphone! Il m’a hurlé dessus, j’ai hurlé, et pendant près de quarante minutes nous nous sommes traités de tous les noms! (Rires) Les torts sont donc partagés car nous sommes tous les deux partis en live. Après ça, je n’ai pas eu l’occasion de l’interviewer pendant un ou deux ans. L’an dernier, je l’ai retrouvé à “Tirs croisés” sur I-Télé, nous n’en avons pas reparlé. Je ne dirai pas que c’est l’homme politique le plus chaleureux avec moi, mais je crois qu’il n’y a plus de sujet. Je me demande même s’il s’en souvient!»